

Xavier GARNIER, « Les littératures en langues africaines ou l'inconscient des théories postcoloniales », *Neohelicon XXXV* (2008) 2, pp. 87-99.

Les littératures en langues africaines ou l'inconscient des théories postcoloniales

Il est à priori légitime de penser que les travaux sur les littératures en langues africaines, notamment en Afrique « francophone », trouvent naturellement leur place au sein des études postcoloniales, à défaut de pouvoir être prises en compte par les études francophones qui s'intéressent aux pays concernés. Pourtant, le débat très actif entre théoriciens du postcolonial et « francophonistes » semble assez peu concerné par la question des littératures en langues locales, qui reste comme un point aveugle des différentes approches théoriques et critiques. Tout se passe comme si, malgré les différences d'approches entre ces deux courants, un consensus s'était établi, qui permettait le dialogue, mais dont le prix à payer serait la tenue à l'écart d'une partie importante de la production littéraire des pays de référence.

Ni l'ancrage socio-historique des études postcoloniales, ni l'ancrage plus explicitement linguistique et culturel des études francophones, ne permettent d'orienter une lecture critique des littératures en langues africaines de façon satisfaisante.

Dans un article datant de 1995, Karin Barber analyse de façon convaincante le recul de la problématique des littératures en langues locales qui s'est effectué lorsqu'on est passé, dans la critique anglo-saxonne, de la catégorie de littératures du Commonwealth à celle de littérature postcoloniale :

Nonetheless, postcolonial criticism shares with Commonwealth criticism its effacement of modern indigenous-languages expression in colonized countries. Indeed, it goes further than Commonwealth criticism, replacing a well-meaning confusion with a definitive theoretical lock-out. If Commonwealth criticism felt that African writers had no alternative but to choose to write in English, postcolonial criticism eliminates virtually all hint of a choice: the discourses of empire were apparently all-encompassing and inescapable. (Barber, 1995: 4)

Du côté des francophonistes, la question n'avait pas besoin d'être abordée en raison de la définition même du domaine d'étude qui s'appuie de façon explicite sur la langue française. L'évacuation de la problématique des langues locales est une condition de la définition du champ disciplinaire. La question est exclue du débat et pourtant, au moins depuis la rupture stylistique des *Soleil des indépendances*, ne cesse de hanter les analyses théoriques et critiques des littératures francophones en Afrique. Kourouma « malinkise » la langue française, au plus grand bonheur du lectorat francophone, qui découvre ainsi la grande souplesse et les capacités d'adaptation d'une langue que l'on craignait rigidifiée par des siècles de classicisme.

L'affaire semblait donc classée, lorsque les langues africaines s'invitent dans la critique africaniste à la fois postcoloniale et « francophoniste ». Plus de vingt après Ngugi wa Thiong'o, Boubacar Boris Diop, auteur sénégalais francophone reconnu, fait le choix du wolof. Tout comme pour Ngugi, l'accueil est plutôt sceptique dans les milieux universitaires. Peu de critiques croient en la postérité de leur démarche et on leur reproche parfois de profiter de leur notoriété pour se lancer artificiellement dans une aventure sans issue. De telles réactions sont symptomatiques du désintérêt de la critique postcoloniale et francophone vis-à-vis des dynamiques littéraires locales dans lesquelles cherchent à s'insérer ces écrivains à

renommée internationale. Le désir, de la part d'écrivains mondialement connus, de rencontrer un public local nécessairement géographiquement circonscrit, ne peut être réduit à une stratégie militante. Il manifeste une conception de la littérature que nous proposons d'interroger, non pour renvoyer dos à dos les approches postcoloniales et francophonistes, mais pour faire apparaître ce qui leur manque, ou leur inconscient...

Si on a pu souvent faire remarquer à quel point l'étude des littératures en langues africaines manquait aux approches postcoloniales et francophones, l'ambition de cet article est de montrer le potentiel de renouvellement théorique qu'elle est susceptible d'apporter à ces deux champs disciplinaires.

Trois stéréotypes plutôt dévalorisants assez spontanément associées aux littératures en langues africaines serviront de point de départ pour l'analyse : ces littératures seraient locales, populaires et didactiques. Or, dans la perspective postcoloniale, ainsi que francophoniste, il existe un consensus fort pour valoriser les littératures ayant une vocation internationale, savante et subversive. Rien d'étonnant donc que l'intérêt pour les littératures en langues africaines ne soit a priori pas au rendez-vous, comme si la critique craignait de s'enfermer dans des textes à portée limitée, au didactisme ennuyeux et aux effets trop attendus. Je n'aurai naturellement pas l'espace, dans le cadre de cet article, de prouver sur pièces que les stéréotypes concernant ces littératures sont très largement à nuancer. Il est tout aussi intéressant de montrer, de façon un peu théorique certes, que ces stéréotypes ne remettent pas en question la valeur de ces textes et surtout l'intérêt de leur prise en compte au sein la littérature mondiale. En d'autres termes, j'aimerais ouvrir ici un espace critique pour la lecture de ces littératures, non pas contre, mais en faveur d'un élargissement des points de vue à la fois de la critique postcoloniale et de la critique francophoniste.

L'inconscient local de la littérature mondiale

Si l'on se fiait au seul critère de la diffusion de la langue pour décider de la vocation internationale d'une œuvre littéraire, tous les écrivains ambitieux se mettraient à l'anglais. Heureusement pour la création littéraire, il n'en va pas ainsi. C'est pourtant l'argument qui est le plus souvent utilisé pour expliquer la faible utilisation littéraire des langues africaines. Publier un ouvrage en gikuyu ou en wolof, serait le condamner à vivre localement, à rencontrer un lectorat restreint et géographiquement cantonné.

Avant d'entrer dans l'analyse de la notion de littérature locale, signalons que très rares sont les cas où, dans le monde contemporain, une langue n'est parlée que dans un territoire identifiable. La diaspora africaine contribue largement à délocaliser les langues. C'est ainsi que le premier roman peul a été publié en 1981 au Caire (Mohamadou, 2006 : 210), qu'une partie importante de la production littéraire en ciluba est actuellement publiée au Canada, en Belgique et en France (Tshisungu wa Tshisungu, 2006 : 151).

Il faut donc donner à l'expression « littérature locale » un sens assez souple et pas nécessairement territorialisé. Il y a une communauté cilubaphone qui vit dans le monde entier tout en maintenant un fort sentiment d'appartenance locale, on peut soupçonner que cette communauté constitue une part active du lectorat de ces littératures dites locales. Le local et l'international ne sont donc pas contradictoires. Mais cette question des diasporas est prise en compte par la critique postcoloniale, au moins depuis l'article remarqué de Homi Bhabha au titre évocateur : « DissemiNation » :

I have lived that moment of the scattering of the people that in other time and other places, in the nations of others, becomes a time of gathering. Gatherings of exiles and *émigrés* and refugees; gathering on the edge of 'foreign' cultures; gathering at the frontiers; gatherings in the ghettos or cafés of city centres [...] (Bhabha, 1994 : 139)

Il y a donc une attention particulière portée aux phénomènes liés à l'exil, considéré comme un facteur plutôt positif pour la création littéraire en raison même de son caractère transnational. Dans le domaine francophone, les publications portant sur la question de l'exil, voire de l'errance, occupent une place croissante (Cazenave, 2003 ; Albert, 2005).

Que l'on parle d'une littérature d'exilés ou de celle qui s'écrit en Afrique, la notion de littérature locale permettra d'attirer l'attention sur la question du « lieu » (ou des lieux). Dans un ouvrage philosophique qui n'a peut-être pas été assez remarqué, Jean-Marc Ghitti fait des propositions, fortement marquées par Nietzsche, pour une topique de l'inspiration poétique, envisagée comme résistance à la fois aux lectures historicistes et, dans le cas du texte cité ici, heideggeriennes de la langue et de la littérature :

L'épreuve de l'inspiration est alors l'expérience extérieure en laquelle se rejoint le lieu comme émoi inchoatif, comme poulx d'où part la première vibration. La parole inspirée est celle qui s'est entièrement exposée au lieu, dans une poignante et pleine appartenance. Elle est la parole sauvage qui, par delà l'habitation, ouvre la possibilité d'un autochtonie plus intense. En elle, le lieu s'incube par involution des discours et des récits. [...] Lire le poème, alors, pour la poétique somatique qui cherche à se faire topique, c'est repérer en lui ce qui s'y involue et ce qui s'y ensauvage, c'est retrouver les modes de l'exposition et les signes de l'imprégnation, c'est reconstituer l'expérience extérieure où bas le poulx du lieu. (Ghitti, 1998 : 240)

Cette parole plus « sauvage » ne constitue pas le lieu en un dedans habitable, elle témoigne d'une « expérience extérieure » de discours et de récits. Ce texte parle à celui qui s'intéresse aux littératures en langue africaines parce que la critique postcoloniale a tendance à percevoir ces expériences littéraires comme des tentatives de constituer une expérience intérieure par et dans la langue, alors même qu'elles sont souvent de remarquables aventures d'extraversion de la langue. L'ouverture du lieu est proposée comme alternative à l'enfermement culturel. Ce texte est très proche sur le fond de l'article de Homi Bhabha sur « le postcolonial et le postmoderne » dans *The location of culture* (Bhabha, 1994 : 171-197) où s'appuyant sur Bakhtine et Barthes, l'auteur cherche à cerner un agent du discours qui ne soit pas réductible à des déterminismes historiques, mais qui soit l'effet d'un « lieu ».

Cette prise en compte du lieu, comme élément central de l'inspiration littéraire, est aux antipodes d'une vision culturaliste de la littérature. La littérature ne s'ancre pas dans des cultures mais dans des lieux, ce qui est fort différent et nous éloigne radicalement de tout positionnement essentialiste. Parler des « lieux de la culture », comme le fait Bhabha, c'est implicitement introduire une distinction entre les deux notions : si la culture a des lieux, c'est qu'elle ne fait pas corps avec ces lieux. La culture n'est pas un lieu, d'où pourrait naître par exemple une littérature, la culture a des lieux qui participent de son expression.

Précisément en raison de l'extension limitée des langues convoquées, les littératures en langues africaines sont sensibles à cette problématique des lieux, au point qu'on les considère volontiers comme des littératures locales.

A l'inverse de catégories comme le régional, voire le national, celle du local permet de véritablement décroisonner la lecture. Particulièrement sur le continent africain, en raison de l'affaiblissement des institutions étatiques, les lieux sont ouverts à toutes les influences. Notre hypothèse est que les logiques d'expansion des littératures locales en Afrique ne sont pas

directement coordonnées aux aires linguistiques, aux aires culturelles, aux territoires nationaux. Les brassages linguistiques et culturels, l'affaiblissement des institutions étatiques, la porosité des frontières nationales, favorisent une mise en connexion des dynamiques littéraires avec les milieux géographiques, pris au sens large comme entrecroisement de données physiques, humaines et historiques. C'est à partir de lieux, qu'il est possible d'aborder le phénomène littéraire en Afrique, non en vue d'un renforcement des problématiques identitaires, mais au contraire pour éventuellement désolidariser l'approche littéraire des enjeux identitaires (la question identitaire peut être posée par les littératures locales, mais elle n'en est pas la condition d'existence).

Loin d'être repoussé à la périphérie d'un hypothétique centre, il nous apparaît au contraire que le continent africain est au cœur des phénomènes de mondialisation. C'est toujours depuis un lieu, que l'impact de la mondialisation pourra être ressenti, le local permet l'effectuation des phénomènes de transculturalité. L'analyse de la dynamique littéraire comme propagation de nouvelles formes discursives dans le corps social, dans une perspective microsociologique, est un des principes directeurs de notre approche.

Contrairement à une idée reçue, les langues africaines sont particulièrement sensibles à ce que Ghitti appelle le « pouls du lieu ». L'idée selon laquelle le recours aux langues africaines en matière littéraire serait une marque de conservatisme, ou de traditionalisme est associée à l'idée que ces langues ne sont porteuses d'aucune modernité et n'ont pas d'avenir. Ce genre de stéréotype totalement abstrait, dénoncé par Karin Barber (Barber, 1995 : 10-14), est à rattacher à une pensée historiciste indifférente à la topique, comme pensée du lieu.

L'opposition entre littératures en langues africaines et littératures en langues européennes est de peu d'intérêt du point de vue d'une « topique de l'inspiration ». Il n'y a pas d'autre imaginaire de la langue que celui qui est mis jeu par le lieu, compris comme épicycle actif d'une création donnée. L'examen des productions littéraires en langues africaines montre que la langue y est toujours extrêmement perméable aux influences interlinguistiques, beaucoup plus peut-être que les productions en langues européennes. Contrairement à une idée reçue, les langues africaines ne sont pas conservatrices, mais pratiquement toutes lancées dans une course en avant difficile à contrôler. Le problème de l'écriture en langues africaines est donc davantage celui de la maîtrise d'une instabilité chronique que de la gestion d'un fonds traditionnel statique. Les écrivains swahilis par exemple ne cessent d'innover syntaxiquement, lexicalement et stylistiquement dans leur pratique d'une langue qui a été institutionnellement préparée et standardisée pour l'écrit au cours du 20^{ème} siècle, au grand dam parfois des grammairiens et des puristes. C'est ainsi que Georges Mhina, un des premiers romanciers swahilis, dut se défendre d'une pratique de la langue jugée déviante :

Les langues ne sont pas statiques et les gens qui sont engagés aujourd'hui dans un travail sur la langue sont désireux d'explorer des territoires qui ont été négligés dans le passé par les quelques spécialistes qui se considéraient habilités à travailler sur ces langues (Mhina, 1967 : 189)

La perception des études francophones sur les langues africaines n'est pas étrangère à ce « travail de spécialistes » qui a pu être effectué sur ces langues à l'époque coloniale dans la mouvance de l'africanisme. Il était important de décrire ces langues avant qu'elles ne meurent, comme si elles étaient déjà dans un « hors-lieu », en sursis, en attente de disparition. Tout au plus ces langues sont susceptibles de laisser des traces sur des textes écrits en français, mais l'idée qu'elles puissent servir de lieu d'accueil à des mots et tournures

exogènes n'intéresse pas grand monde.

Les propositions de Ghitti pour une « topique de l'inspiration » sont essentielles pour remettre en question un discours ethnologique à l'ancienne, encore actif dans les milieux littéraires francophonistes, qui enferme les langues africaines dans le hors-lieu de la tradition, mais elles permettent également de rééquilibrer les études postcoloniales, pour l'instant beaucoup plus attentives à la façon dont l'Afrique subvertit un cadre occidental qui lui serait imposé, qu'à la façon dont l'Occident se retrouve, avec d'autres, engagé dans des lieux concrets, un peu partout en Afrique, hier et aujourd'hui. Le palimpseste africain, pour reprendre le titre d'un ouvrage de Chantal Zabus (Zabus, 1991) sur « l'indigénisation de la langue dans les romans euphones », est réversible, et l'on peut tout aussi bien travailler sur l'euphonianisation de la langue et des formes littéraires dans les romans « afrophones ».

Il n'est pas une littérature écrite dans une langue africaine, qui n'ait eu à poser de façon aiguë la question de la langue. La première question est celle du lieu de la langue qui servira de référence. Les auteurs du livre qui sert jusqu'à aujourd'hui de référence sur les littératures en langues africaines (Andrzejewski, 1985) précisent systématiquement d'où vient la langue qui a servi à établir le standard, lorsque celui-ci est établi : le dialecte de Oyo pour le yorouba, celui de Kano pour le haoussa, celui de la ville de Zanzibar pour le swahili, celui de Ngqika pour le xhosa, etc. Il y a toujours un lieu derrière la naissance d'une littérature. Lorsque Ngugi choisit d'écrire en Gikuyu, il choisit celui de Limuru, provoquant des réactions au sein du Gikuyu Language Committee (Maupeu, 2007 : 122-123). Parce que les questions de standardisation, d'homogénéisation des langues ne sont pas résolues depuis des siècles, comme c'est le cas pour les langues coloniales, il y a dans ces littératures une sensibilité particulière aux lieux, qui vient de l'usage de la langue elle-même.

L'inconscient populaire de la littérature savante

Qu'elle s'écrive en français ou en anglais, la littérature africaine n'a jamais cessé de se réclamer du peuple. Il est fort possible que cette recherche du populaire soit un héritage d'une façon dont on a pu présenter les littératures orales, comme des productions folkloriques, faites par le peuple et pour le peuple. Plus qu'un autre, on attend d'un écrivain africain qu'il reflète quelque chose de son peuple. Les études postcoloniales et francophones ont largement hérité de cette préoccupation : un écrivain est postcolonial parce que son peuple est en situation postcoloniale, un écrivain africain installé à Paris reste « francophone » parce que son peuple vit sur une terre lointaine.

Curieusement, ce souci du peuple n'entraîne pas les théoriciens du postcolonial sur les traces de la littérature populaire qui semble largement boudée, sinon méprisée. Il y a ici un conflit de fond entre les études littéraires, de nature plus « aristocratique », et les études culturelles, tournées vers les formes populaires de la culture dont peut faire partie l'expression littéraire. Ce qui est considéré comme littéraire par ces dernières, puisque c'est écrit et lu par des populations, ne le sera pas nécessairement par les premières, qui considèrent ces textes comme mauvais.

Toute la rhétorique des études francophones, qui insiste sur l'importance de l'apport des littératures francophones, en terme de renouvellement, pour la littérature qui s'écrit en français, se place explicitement sur le terrain de la valeur littéraire. Parce qu'elles n'ont pas fait l'objet d'une sélection éditoriale, les « littératures populaires » sont de ce point de vue suspectes. Pour les études postcoloniales, la mise à l'écart de la littérature populaire

s'explique en termes plus politiques : les aspirations populaires traduisent souvent des positions majoritaires réactionnaires, fondées sur une esthétique du jugement et du stéréotype. Le populaire contredit souvent le critère du minoritaire et de la marge qui intéresse la mouvance postcoloniale.

En d'autres termes, ce qui est populaire ne correspond pas à l'image que les uns se font de la littérature et que les autres se font du peuple. La question du didactisme, ou du conformisme idéologique, sera abordée dans la troisième partie de cet article et je voudrais d'abord me concentrer sur la question de la valeur littéraire des textes à diffusion locale.

La littérature swahilie moderne s'est développée en Tanzanie à partir des années soixante de façon volontariste sur l'idée d'une fonction sociale de la littérature. Les écrivains étaient considérés comme des agents de la révolution socialistes au service du développement. Euphrase Kezilahabi, un des plus grands romanciers swahilis, prend violemment position contre l'engouement pour le roman policier au cours des années soixante-dix (Kezilahabi, 1975) et en appelle à une littérature qui soit en prise avec les problèmes de « l'homme du commun » (Kezilahabi, 1980). La littérature populaire, celle qui se vend, est condamnée comme schématique et conventionnelle et surtout insuffisamment concernée par les problèmes du peuple. D'une façon très intéressante, le clivage entre littérature savante et littérature populaire au sein de la littérature swahilie va progressivement s'amoinrir au cours des années quatre-vingt, par contamination de la littérature savante par la littérature populaire. Il n'est pas question ici de nier le fait qu'il existe une différence entre une littérature exigeante, qui explore des voies nouvelles, et une littérature de plus grande diffusion, plus répétitive et stéréotypée, mais l'observation de ce qui se passe en Afrique permet de montrer les passerelles existantes entre ces deux sphères de la création littéraire.

Un des drames de la littérature populaire en occident est qu'elle est totalement prise en charge par l'industrie du livre et ses techniques de prospection marketing. Le public est considéré comme une cible éditoriale et non plus comme l'interlocuteur des auteurs. Stephanie Newell analyse en ces termes la situation de la littérature populaire au Ghana :

Cultural commentators in the West tend to take for granted mass-production and mass-consumption when defining and analysing popular genres. The vast majority of Ghanaian readers, on the other hand, are excluded from definitions of "popular literature" that depend upon the idea of mass-consumption, for most literature in the country costs too much for the small reading public to buy regularly. While the profit motive is a vital consideration to author-entrepreneurs, book production in the country remains small-scale, regional and artisanal. Private jobbing printers are employed by many authors, without the intervention of a publishing house or an editorial team. (Newell, 2000: 153)

Ces considérations apparemment purement économiques ont des conséquences sur la représentation que l'on peut se faire de la littérature populaire en Afrique. Les auteurs y sont en prise directe avec leur public, qui est partie prenante de leur création. La situation est exactement la même dans le cas de la littérature populaire swahilie (Garnier, 2006) ou haoussa (Furniss, 1996). La littérature populaire est en même temps locale, elle s'intrique dans une population, en partage les préoccupations quotidiennes.

Comprise ainsi, la notion de littérature populaire est à distinguer de celle de littérature nationale, qui est volontiers soutenue par des éditions nationales et un appareil d'État. Dans de nombreux pays d'Afrique de l'Ouest, dans lesquels n'existe pas de phénomène de littérature populaire, une littérature nationale est disponible dans les librairies. Christiane Albert montre de façon convaincante à propos du Burkina Faso et du Cameroun que ce type

de « littérature du terroir », soutenue par une institution littéraire émergente active, s'aligne sur les critères de littérarité de la littérature internationale :

L'appréciation de la littérature du terroir se fait donc en fonction du respect d'un certain nombre de codes fixés par une tradition savante où la popularité de l'expression fait problème. Ce qui montre bien que la littérature du terroir reste paradoxale. Bien que le peuple soit largement objet du discours littéraire, il n'en est cependant ni le sujet, ni le destinataire et n'en est pas non plus le lecteur. (Albert, 2007 : 182)

Toutes les littératures locales ne sont donc pas populaires. Le statut savant de la littérature du terroir rappelle les enjeux de la littérature régionaliste. Force est de constater que la grande majorité des pays africains francophones, à l'exception notable de la RDC où il semble exister une véritable littérature populaire, ne connaissent pas actuellement de foyers actifs de littérature (écrite) populaire. Le peu d'intérêt apporté aux questions d'écriture des langues africaines dans les pays francophones d'Afrique de l'ouest n'est pas étranger à ce phénomène. Mais cette explication n'est pas suffisante puisqu'une véritable littérature populaire en anglais a pu se développer par exemple au Kenya, au Nigéria ou au Ghana.

C'est par le biais de la littérature populaire qu'un peuple entre en interaction avec une littérature, mais cette connexion a des répercussions jusque dans la littérature dite « savante ». Stephanie Newell montre comment dans le cas du Ghana un auteur comme Asare Konadu, considéré comme relevant de la littérature africaine à vocation internationale, écrit des textes en adéquation avec la littérature populaire locale (Newell, 2000 : 158-159). On pourrait en dire autant des textes de Cyprian Ekwensi au Nigéria ou d'Euphrase Kezilahabi en Tanzanie. L'opposition entre littérature savante et littérature populaire est donc analysable de façon différente selon deux cas de figure. D'une part on peut opposer une littérature savante et une littérature de masse de très grande diffusion, et, dans ce cas, à l'intérieur de la littérature savante des textes qui parviennent à une reconnaissance internationale et d'autres qui restent cantonnés au niveau national. D'autre part on peut distinguer une littérature populaire locale et une littérature savante qui entretient le plus souvent des liens avec la première, au point d'en accepter l'influence, comme c'est le cas dans la littérature swahilie.

Dans le premier cas, les analyses de Pierre Bourdieu, autour de la question du champ littéraire et de son autonomie nécessaire, sont d'une grande utilité : la littérature de masse, à vocation commerciale de grande diffusion, sert de repoussoir pour les écrivains qui tentent d'acquérir une légitimité dans la République mondiale des lettres, fussent-ils issus d'aires périphériques (Casanova, 1999). Dans le second cas, les propositions de Gilles Deleuze et Félix Guattari sur la « littérature mineure », tirées d'un texte du Journal de Kafka sur les petites littératures, sont totalement opérantes. La non institutionnalisation de la littérature populaire, le fait qu'elle soit « entre les mains du peuple », est considérée comme un facteur de littérarité d'une nouvelle nature, incompatible avec le jugement esthétique.

L'inconscient didactique de la littérature subversive

Le caractère souvent didactique, voire édificateur, de la littérature populaire locale en Afrique est probablement la principale raison de sa faible prise en compte par les études postcoloniales, qui s'intéressent aux réponses subversives apportées à un discours dominant. Concernant les littératures en langues africaines, la circulation du livre imprimé a commencé avec, outre les traductions de la Bible, les quatre-vingt traductions du *Pilgrim's Progress* de

John Bunyan, livre d'édification s'il en est (Hofmeyr, 2002). Particulièrement en Afrique australe, cette littérature est encadrée par les missions et les administrations coloniales. Les *literature bureau*, qui organisent des concours un peu partout sur le continent à l'époque coloniale, sont également des instances de contrôle des textes et de censure. C'est une des raisons pour lesquelles Dambudzo Marechera, l'écrivain rebelle par excellence, refuse toute utilisation du shona pour sa littérature. C'est à l'intérieur de l'anglais qu'il compte mener le combat :

This perhaps is in the undergrowth of my experimental use of English, standing it on its head, brutalising it into a more malleable shape for my own purpose. For a black writer the language is very racist; you have harrowing fights and hair-raising panga duals with the language before you can make it do all that you want it to do. It is so for the feminists. English is very male. Hence feminist writers also adopts the same tactics. This may mean discarding grammar, throwing syntax out, subverting images from within, beating the drums and cymbals of rhythm, developing torture chambers of irony and sarcasm, gas oven of limitless black resonance. For me this is the impossible, the exciting, the blackening image that commits me totally to writing. (Veit-Wild and Schade, 1998: 8)

Pour Marechera, qui voit dans la subversion la source même de la créativité, le travail à l'intérieur de l'anglais est nécessaire lorsqu'il est question de couleur de peau. On retrouve ici les arguments qu'avait développés Jean-Paul Sartre en 1948, pour présenter le combat des poètes de la négritude. Pour autant, Marechera est bien conscient qu'il y a d'autres combats à mener au sein des langues africaines, notamment le combat féministe :

There is one view that says that the English language is a particularly masculine language and that therefore women find it very difficult to write their own poems and novels without expressing always a masculine or patriarchal point of view. But the Shona language itself is also very patriarchal and creates difficulties for those Zimbabwean women who are writing novels or short stories in Shona or Ndebele. (Veit-Wild, 1992: 312)

Cette subversion liée à l'écriture littéraire est celle que souhaite mener Ngũgĩ également à l'intérieur du Gikuyu. L'idée d'une nature subversive de la création littéraire n'est pas intrinsèquement liée à la question du langage, mais plutôt à des enjeux politiques inscrits dans les langues. La question de la nature subversive de la littérature n'est pas liée à celle du choix de la langue mais bien davantage à celle d'une représentation de l'écrivain et de son rôle. Cette idée d'une connexion naturelle entre dominés au profit d'une expression subversive est au cœur de l'approche des « subaltern studies » à propos de l'Inde, et dans une moindre mesure de l'Afrique.

Cette attente d'une parole nouvelle et subversive émanant des « sans-voix » se heurte à la réalité d'une littérature populaire locale qui se présente le plus souvent comme morale et didactique. Dans le premier chapitre de son ouvrage sur la littérature populaire au Ghana, Stephanie Newell parle de la fonction proverbiale de la production littéraire. Les textes sont l'occasion de débattre de la vie de couple, de l'éducation des enfants, dans des sociétés en mutation rapide. Le récit est mobilisé pour enrichir le débat et ouvrir l'éventail des options. La littérature narrative se place sur le terrain pragmatique de la recherche de nouvelles manières de vivre, que celles-ci soient considérées comme subversives ou non, n'est pas le problème qui est posé par les écrivains. La littérature didactique n'est pas nécessairement dogmatique. Les prises de position idéologiques de l'auteur pourront certainement influencer l'intrigue dans un sens ou dans un autre : l'épouse trouvera son épanouissement au service de son mari

pour tel auteur, et dans l'émancipation pour tel autre.

Le didactisme de ce type de texte est un effet secondaire de leur mode de fonctionnement. L'autorité de l'auteur est plus marquée dès lors qu'il se réclame d'un courant religieux, comme c'est le cas de la littérature missionnaire, ou politique, dans le cas de la littérature *Ujamaa* en Tanzanie à l'époque de Nyerere, mais le principe d'une mise en débat des modes de vie reste valable.

Lorsque Deleuze et Guattari reprennent de Kafka l'idée d'une littérature où « l'affaire individuelle est immédiatement branchée sur la politique » (Deleuze et Guattari, 1975 : 30), cela correspond à un monde où, à défaut d'un fort cadrage institutionnel et idéologique, chaque comportement individuel est susceptible de faire changer les équilibres sociaux. Dans la situation actuelle, les littératures en langues africaines, parce qu'elles sont beaucoup plus livrées à elles-mêmes que les autres, ont davantage de chance de se retrouver dans cette situation.

Les langues africaines sont un peu partout disponibles pour la littérature. Peu d'entre elles ont encore véritablement été saisies par les écrivains. Le risque est de les voir utilisées de plus en plus par les propagandes idéologiques de tout bord. Ceci n'a jamais bien servi les dynamiques littéraires. Les littératures populaires qui existent actuellement en haoussa, en gikuyu, en swahili sont le fruit d'une histoire longue, où intervention administrative et volontarisme militant ont souvent eu leur part. Ces textes, produits dans des conditions le plus souvent artisanales, sont de remarquables lieux d'expérimentation. Ils sont dans la situation bakhtinienne par excellence d'une littérature au carrefour des discours sociaux, en prise directe sur la vie. Euphrase Kezilahabi, qui a connu la pression idéologique forte des années *Ujamaa*, ne renonce aucunement à l'ambition politique de sa création lorsqu'il écrit à la fin des années quatre-vingt :

Dans les oeuvres qui sont politiquement orientées, le contenu est souvent surdéterminé par l'idéologie dominante, et une clarté dans ambiguïté semble être la garantie de la valeur esthétique. Mais dès lors que l'on considère que la littérature est la « vie », l'impératif d'une clarté absolue n'a plus cours, car ce n'est certainement pas la clarté absolue qui donne son sens à la vie. (Kezilahabi, 1988 : 135)

Ces textes que l'on qualifie parfois de « littérature de marché » ont un rapport immanent aux discours sociaux. Ils sont dans la situation que Bakhtine décrit, dans l'introduction de son ouvrage sur Rabelais : « En résumé pendant le carnaval, c'est la vie même qui joue et, pendant un certain temps, le jeu se transforme en vie même. » (Bakhtine, 1970 : 16). Dans ces conditions, la notion de mimétisme, si souvent utilisée par les théoriciens du postcolonial, trouve une résonance nouvelle. Il ne s'agit plus de répéter un modèle d'autorité à la façon du fétiche qui « mime les formes d'autorité au point où il les désautorise » (Bhabha, 1994 : 91). L'usage que la littérature populaire locale peut faire des formes occidentales et des modèles d'autorité est semble-t-il beaucoup plus ouvert et pragmatique, que ne le laisse entendre le face à face postcolonial.

Une théorie beaucoup plus globale de l'imitation, comme celle qu'a proposée Gabriel Tarde à la fin du 19^{ème} siècle, pourra servir à faire sortir l'analyse mimétique de ce face à face. Tarde analyse le fait social comme l'effet d'un immense processus d'imitation, généralisé et décentralisé : « Toutes les similitudes d'*origine sociale*, qui se remarquent dans le monde social, sont le fruit direct ou indirect de l'imitation sous toutes ses formes, imitation-coutume ou imitation-mode, imitation-sympathie ou imitation-obéissance, imitation-instruction ou

imitation-éducation, imitation-naïve ou imitation-réfléchie, etc. » (Tarde, 2001 : 74). La reproduction du modèle autoritaire n'est qu'une des dimensions de la grande circulation imitative. La dualité tradition/modernité, que les études postcoloniales cherchent à disqualifier mais qui revient de façon obsédante dans la littérature populaire, trouve une nouvelle distribution dans la distinction entre imitation-coutume et imitation-mode, présentée comme deux séries imitatives, l'une spatialisante et l'autre temporalisante, dont la rencontre nécessaire est génératrice d'invention.

Dès lors qu'on reconnaît la coexistence de différents modèles dans un texte, il n'y a plus lieu d'opposer littérature imitative et littérature créative. L'usage décomplexé des modèles narratifs venus de tous les horizons, qui caractérise la littérature populaire en Afrique, stimule l'inventivité. Muhammed Said Abdulla, un des premiers romanciers swahilis, reprend dans les années soixante, le modèle du roman policier d'énigme, avec comme enquêteur central, Bwana Msa, fumeur de pipe, qui se présente comme le Sherlock Holmes de Zanzibar. La reprise explicite de cette figure prestigieuse de la littérature mondiale pose des problèmes spécifiques d'adaptation au contexte swahili et permet à Abdulla d'inventer un regard nouveau sur sa propre culture (Garnier, 2002).

Il faut voir la reprise et la transposition de la figure de Sherlock Holmes comme un défi que le romancier se lance, qui concerne à la fois la mise en forme de son œuvre et la cohérence de son regard sur le monde. L'imitation n'est jamais une facilité, parce qu'elle rentre toujours en concurrence avec d'autres imitations à l'intérieur de l'œuvre et posent des problèmes de synthèse. Les analyses de Bhabha sur l'imitation comme fétiche, ou « objet-partiel », s'intéressent au rapport entre l'imitant et l'imité (c'est-à-dire dominé/dominant dans le contexte postcolonial), la sociologie de Tarde met en connexion les imitations entre elles et en montre le potentiel de créativité.

Les trois aspects qui ont été examinés dans cet article ne sont pas spécifiques des littératures en langues africaines. On a pu voir qu'ils pouvaient tout autant caractériser les littératures populaires à diffusion locale qui s'écrivent en anglais ou en français dans différentes parties de l'Afrique. On peut souvent lire que le choix d'écrire en langues africaines délimite automatiquement un public bien circonscrit, auquel on s'adresse, alors que les langues européennes restent plus ouvertes. Il y a bien sûr une part de vérité dans ce type d'argumentation, mais celle-ci peut tout aussi bien être renversée. Si écrire en français ou en anglais, c'est « répondre » au Centre depuis l'Empire comme le disent les théoriciens du postcolonial, c'est viser en premier lieu un public précis, tandis qu'écrire dans sa langue maternelle (qu'elle soit de petite ou de grande diffusion) n'induit *a priori* aucunement l'horizon d'un public : un texte littéraire est toujours un appel à la traduction.

La paralysante question de savoir qui lit les littératures africaines, est particulièrement cruciale pour les littératures en langues africaines dans les pays dits francophones d'Afrique de l'ouest, où elles sont pour le moment pratiquement absentes. L'engagement courageux de Boubacar Boris Diop, celui plus ancien de Cheikh Aliou Ndao ou de Mame Younoussé Dieng en faveur du wolof par exemple, sont des actes et non des théories. Ces auteurs créent des œuvres qui désormais existent, en attente d'être lues par tous ceux qui, au Sénégal ou ailleurs, auront l'occasion de les rencontrer. Ces textes existent désormais, et nul ne sait quel sera leur devenir. Par leur existence même, ils sont un potentiel de renouvellement pour des approches théoriques parfois un peu trop sûres d'elles-mêmes, et qui ont déjà posé leur verdict.

Références

- Albert, Christiane, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala, 2005.
- Albert, Christiane, « Peut-on parler de littérature populaire écrite (en français) en Afrique ? Le cas du Burkina Faso et du Cameroun », dans Maupeu H., Albert Ch., Kouvouama A. (eds.), *Intellectuels populaires : un paradoxe créatif*, Pau, PUP, 2007, pp.177-184.
- Andrzejewski B.W., Pilaszewicz S., Tyloch W. (eds), *Literatures in African Languages*, Warszawa, Wiedna Powszechna, 1985.
- Barber, Karin “African-Language Literature and Postcolonial Criticism.” *Research in African Literatures* 26.4,1995, pp. 3-30.
- Bakhtine, Mikhaïl, *L'oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970.
- Bhabha, H. K. « DissemiNation. Time, narrative and the margins of the modern nation », *The location of culture*, London and New York, Routledge, 1994, pp. 139-170.
- Casanova, Pascale, *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 1999.
- Cazenave, Odile, *Afrique sur Seine : une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*, Paris, L'Harmattan, 2003.
- Deleuze, Gilles et Guattari, Félix, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit, 1975.
- Furniss, Graham, *Poetry, prose and popular culture in hausa*, Washington DC, Smithsonian Institution Press, 1996.
- Garnier, Xavier, « Sherlock Holmes à Zanzibar : les romans de Muhammed Said Abdulla », *Les littératures africaines : transpositions ?* Université Montpellier III, coll. « Les carnets du Cerpanac » n° 2, 2002, pp. 207-226.
- Garnier, Xavier, *Le roman swahili. La notion de « littérature mineure » à l'épreuve*, Paris, Karthala, 2006.
- Ghitti, Jean-Marc, *La parole et le lieu. Topique de l'inspiration*, Paris, Minuit, 1998.
- Hofmeyr, Isabel, *The Portable Bunyan*, Princeton University Press, 2004.
- Kezilahabi, Euphrase, “Riwaya za upepelezi katika fasihi ya Kiswahili”, *Kiswahili* 45, 1975, pp. 62-67.
- Kezilahabi, Euphrase, “The Swahili novel and the common man in East Africa, *The East African Experience: Essays on English and Swahili Literature*, Berlin, Reimer, 1980, pp. 75-84.
- Kezikahabi, Euphrase, “Ideological and material problems in the production of Swahili literary works”, *Kiswahili* 55, 1988, pp. 36-44.
- Mhina, G. « Style in swahili », *Swahili* 37, 1967, pp. 189-191.
- Maupeu, Hervé, « Wahome Mutahi et la stratégie de l'oralité d'un intellectuel populaire », dans Maupeu H., Albert Ch., Kouvouama A. (eds.), *Intellectuels populaires : un paradoxe créatif*, Pau, PUP, 2007, pp. 119-141.
- Mohamadou, Aliou, “Ndikkiri joom moolo de Yero Dooro Jallo, premier roman peul”, dans, Garnier, Xavier et Ricard, Alain (eds), *L'effet roman. Arrivée du roman dans les langues d'Afrique*, Paris, L'harmattan, « Itinéraires et contacts de cultures », vol. 38, 2006, pp. 209-223.

- Newell, Stephanie, *Ghanaian Popular Fiction*, Oxford/Athens, James Currey/ Ohio University Press, 2000.
- Tarde, Gabriel, *Les lois de l'imitation*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond / Seuil, 2001.
- Tshisungu wa Tshisungu, J., *La littérature congolaise écrite en ciluba*, Sudbury, Glopro, 2006.
- Veit-Wild, Flora et Schade, Ernst, *Dambudzo Marechera 1952-1987*, Harare, Baobab Books, 1988.
- Veit-Wild, Flora, *Dambudzo Marechera: A Source Book on his Life and Work*, London, Hans Zell, 1992.
- Zabus, Ch. *The African palimpsest : Indigenization of Language in the West African Europhone Novel*, Amsterdam and Atlanta, GA: Rodopi, 1991